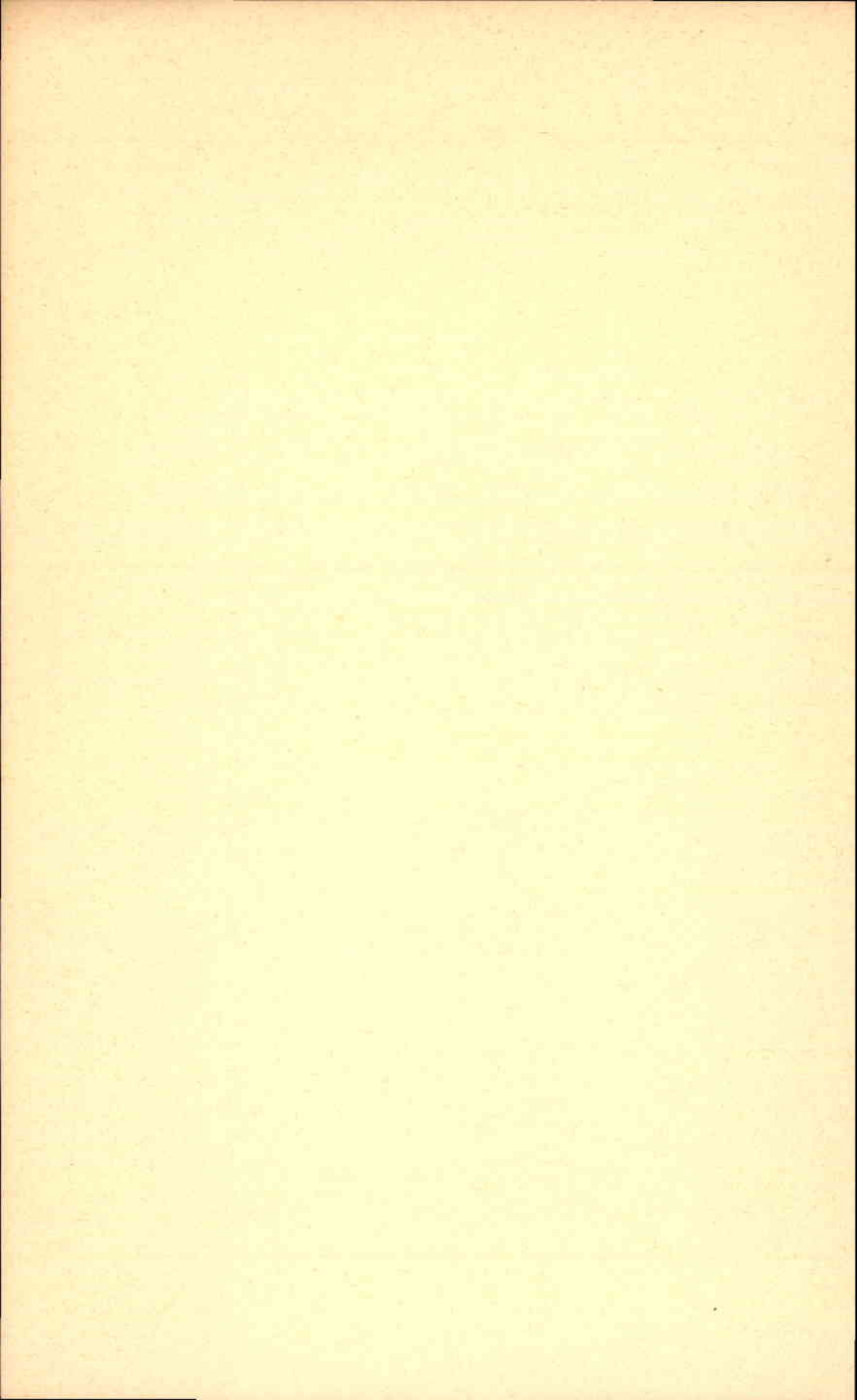


Léon-E. HALKIN

Alexandre Dumas à Liège

Extrait de LA VIE WALLONNE, tome 40, Liège, 1966.



Alexandre Dumas à Liège



ALEXANDRE Dumas père est venu à Liège, en 1838 et en 1865. Son premier séjour se place donc au début de sa carrière littéraire, le second à la fin de sa vie.

En 1838, Dumas a trente-six ans. Sa célébrité n'est pas encore universelle, mais est déjà considérable. L'auteur d'*Antony* et de *La Tour de Nesle* est populaire dans tous les pays de langue française. Le voici à Liège, un après-midi d'août, venant de Bruxelles par le chemin de fer récemment inauguré (1).

Nous nous confiâmes [...] à un mécanicien, à deux rails et à une trentaine de sacs de charbon, moyennant lesquels nous fîmes les dix-huit lieues qui séparent Liège de Bruxelles en quatre ou cinq heures. Quand je dis les dix-huit lieues, je me trompe ; nous n'en fîmes guère que dix-sept, attendu que le chemin de fer s'arrête à je ne sais combien de myriamètres de Liège. Là, nous tombâmes au milieu d'une armée d'omnibus, dont les cochers se précipitèrent sur nous. Après avoir été une dizaine de minutes tirillé en tous sens, je restai la propriété de l'un d'eux qui m'enferma dans sa machine ; je criais comme un dératé après mes malles, mes paquets et mes livres, et je voulais sauter à toute force à bas du fourgon : malheureusement j'étais juste le quatorzième ; de sorte que, sans s'inquiéter aucunement de mes réclamations, l'homme du marchepied ferma la porte, poussa un

(1) A. DUMAS, *Excursions en Belgique*, p. 136 sv., Bruxelles, 1841 ; — *Excursions sur les bords du Rhin*, t. 1, p. 171 sv., Bruxelles, 1842 (ce tome 1 reproduit intégralement le texte publié l'année précédente).

ressort, cria au cocher : Complet ! et nous partîmes au galop pour la patrie de Malherbe, de Régnier et de Grétry. Après avoir roulé ainsi trois quarts d'heure à peu près, pendant la dernière partie desquels il s'était arrêté pour donner la liberté à quatre ou cinq de mes compagnons, l'omnibus fit une nouvelle pause, l'homme du marchepied rouvrit la portière, et s'adressant à moi :

— C'est ici votre hôtel, me dit-il.

— Ah ! Et comment s'appelle mon hôtel ?

— L'Hôtel d'Albion.

— Et mes paquets ?

— Ils viendront dans un instant.

— Mais comment les reconnaîtra-t-on ?

— Vos noms sont dessus ?

— Oui.

— Eh bien ! soyez tranquille !

Je descendis de l'omnibus qui repartit au galop, et je me trouvai, la canne à la main, devant l'Hôtel d'Albion.

J'attendis un instant pour voir si quelqu'un ne viendrait pas au-devant de moi ; mais voyant que la porte restait fermée, je pris le parti de me présenter moi-même. J'entrai donc, et je demandai à souper et une chambre.

L'hôtesse dormait dans un coin de la cuisine ; elle releva la tête et me regarda d'un air si parfaitement étonné que je crus que j'avais pris une porte pour une autre et que j'étais entré chez quelque honnête bourgeoise, où je n'avais nullement droit de que j'avais pris une porte pour un autre et que j'étais entré chez quelque honnête bourgeoise, où je n'avais nullement de faire pareille demande. Mais, en jetant les yeux autour de moi, je reconnus, à la façon dont étaient disposés la batterie de cuisine et les fourneaux, que je n'avais rien à me reprocher.

— Monsieur désire quelque chose ? me demanda l'hôtesse.

— Mais sans doute je désire quelque chose.

— Alors, si Monsieur veut dire ce qu'il désire ?

Je crus que je ne m'y étais pas pris assez poliment, et que la compatriote de Mathieu Laensberg voulait me donner une leçon de courtoisie.

— D'abord, répondis-je, je désire savoir des nouvelles de votre santé.

— Monsieur est bien bon, et la sienne ?

— La mienne n'est pas mauvaise, seulement j'ai grand'faim.

— Monsieur est Belge ? reprit l'hôtesse sans avoir l'air de comprendre l'allusion adroite par laquelle je revenais à mon affaire.

— Pardon, je suis Français.

— Ah ! mille excuses ! c'est que nous n'aimons pas beaucoup loger les Flamands, nous autres Wallons. Mais si Monsieur est Français, c'est autre chose : il n'a qu'à parler.

— Eh bien ! je désirerais souper, parole d'honneur !

— Oh ! il est bien tard pour souper.

- Raison de plus, ce me semble.
- A la place de Monsieur, continua la bonne femme d'un air détaché, je ne souperais pas.
- Pourquoi cela, s'il vous plaît?
- Monsieur déjeunerait mieux demain matin.
- Je compte très bien déjeuner demain matin, même en soupant ce soir ; voyons, qu'y a-t-il dans ce garde-manger?
- Ah ! dit l'hôtesse sans bouger de sa place, si Monsieur était venu avant-hier ! C'était avant-hier qu'il était bien garni, le garde-manger ! C'était jour de marché avant-hier ; de sorte que nous avions des poules, des canards, des perdrix.
- Écoutez, dis-je en l'interrompant, je ne vous demande pas un souper à trois services. Si vous n'avez pas de poulets, pas de canards... (je m'arrêtais entre chaque volatile que je nommais) ... pas de perdrix ... Non ? pas de perdrix ? (L'hôtesse secoua la tête). Eh bien ! si vous n'avez ni poulets, ni canards, ni perdrix, vous avez bien un morceau de bœuf ou un morceau de veau froid ; hein ?
- Oh ! Monsieur, si ç'avait été hier, me répondit l'hôtesse ; oh ! oui, il y avait un fier morceau de bœuf et un joli morceau de veau ! parce que hier, voyez-vous, c'était jour de boucherie.
- Eh bien ! mais, de ces deux morceaux-là, il ne vous reste pas de quoi en faire un ?
- Absolument rien ; un Flamand a mangé le reste, il n'y a pas plus de deux heures. Vous n'êtes pas Flamand, vous ?
- Mais non, je vous ai déjà dit que j'étais Français.
- Ah ! c'est vrai ! C'est que nous ne pouvons pas les souffrir, les Flamands, nous autres Wallons.
- J'espérai en tirer quelque chose en disant comme elle.
- Effectivement, repris-je, c'est un triste peuple que le peuple flamand ; cependant il a cela de bon, que dans ses auberges, à quelque heure qu'on y arrive, on trouve toujours quelque chose à manger.
- Eh bien ! mais, est-ce que vous croyez qu'on meurt de faim chez nous ?
- On ne meurt jamais de faim, répondis-je en faisant, pour économiser le dialogue qui commençait à traîner un peu en longueur, une demande de ma réponse ; on ne meurt jamais de faim quand on a du beurre et des œufs.
- Oh ! ici, dit l'hôtesse, c'est le pays du bon beurre, le pays wallon !
- A la bonne heure !
- Malheureusement on a l'habitude ici de ne le battre qu'une fois par semaine.
- Et quel jour ?
- Le vendredi.
- Nous sommes ?
- Le mercredi.

- Ainsi, vous n'avez plus que du beurre fort.
- Nous n'en avons plus du tout ! Ah ! bien oui ! jamais nous ne gardons de beurre fort. Notre beurre frais est trop bon pour qu'il en reste !
- Alors, que voulez-vous ! donnez-moi des œufs : je m'en contenterai !
- Ce matin, j'en avais quatre douzaines.
- Je n'ai pas besoin de tout cela ; faites-m'en cuire cinq ou six à la coque.
- Il faut vous dire que nous autres, gens du pays wallon, nous faisons des élèves.
- Des élèves en chirurgie ?
- Oh ! je vois que vous n'êtes pas Flamand ! Vous êtes farceur. Tant mieux, parce que nous autres Wallons, voyez-vous nous ne pouvons pas ...
- Bon, bon ! c'est dit : vous ne pouvez pas souffrir les Flamands, n'est-ce pas ? Vous avez raison ; revenons à nos œufs.
- Eh bien ! les œufs, je les ai donnés à couvrir.
- Que le diable vous emporte ! Comment il ne vous en reste pas un seul ?
- Ah ! si fait ; je crois qu'il me reste un œuf de dinde.
- Un œuf de dinde n'est point méprisable ; où est-il cet œuf ?
- Il est tout frais pondu, celui-là ; il est de ce matin.
- Bon.
- Avec cela, vous allez souper comme un dieu. Tenez, continua l'hôtesse en ouvrant la porte de l'armoire, est-il gros ?
- En effet, il était de la taille d'un œuf d'autruche.
- Allons vite, une bouilloire, je meurs de faim.
- Pardi ! ce ne sera pas long, allez ; il y a toujours de l'eau devant le feu, ici. Tiens, tiens ! ajouta l'hôtesse en prenant l'œuf.
- Qu'y a-t-il ? demandai-je effrayé de son air stupéfait.
- C'est encore ce gueusard de Valentin qui m'aura fait ce tour-là !
- Quel tour ?
- Il est soufflé !
- Qui est-ce qui est soufflé ?
- Pardine, l'œuf !
- Comment, soufflé ?
- Oui, soufflé. Imaginez donc que ce petit gueux-là, c'est pire qu'une belette ! Il est fou des œufs : quand il peut en dénicher un, c'est fini ; il lui fait un trou à chaque bout avec une épingle, il le souffle dans sa main et il le gobe tout chaud. C'est excellent pour l'estomac, les œufs tout chauds.
- Comment ! et le misérable a gobé celui-là ?
- Oh ! mon Dieu ! oui.
- Un œuf de dinde !
- Tout de même ! Aussi faut-il voir comme il profite ! Il est

fort comme un Turc. Oh ! c'est un bien bel enfant, allez ! Vous le verrez demain.

— Oh ! oui, je demande qu'on me le présente ; je lui ferai mon compliment. Quelle canaille !

— Eh ! Madame l'hôtesse, dit un portefaix en ouvrant la porte de la rue, voilà les effets du monsieur belge qui est descendu chez vous.

Je reconnus ma malle à la lueur de la lampe, et j'allai à la porte ; le conducteur de l'omnibus ne m'avait point trompé : tout y était.

— Vous êtes donc Belge ? me demanda l'hôtesse.

— Eh ! non vraiment, je ne suis pas Belge, je suis Français. Voulez-vous voir mon passeport ?

— Alors, pourquoi dis-tu que monsieur est Belge ? reprit l'hôtesse en s'adressant au portefaix.

— Dame ! moi, je dis qu'il est Belge parce qu'il vient de Bruxelles.

— Mais, au fait, dit l'hôtesse, comme frappée de la justesse de ce raisonnement.

Je vis que les choses tournaient mal pour moi, et qu'après n'avoir pas eu de souper, je pourrais bien n'avoir pas de lit. Je me hâtai donc de tirer mes malles dans la cuisine et de payer le commissionnaire. Alors, appelant la servante, je lui dis de porter mes effets à ma chambre.

— Votre chambre ! En avez-vous une ? me répondit la fille.

— Je n'en ai pas encore, mais j'espère que votre maîtresse voudra bien m'en donner une.

— *Vergenie*, conduisez Monsieur au numéro trente-cinq, dit l'hôtesse.

— Voulez-vous venir, Monsieur le Flamand ? me dit la fille en prenant la chandelle.

— Au moins, dis-je en poussant un gros soupir, faites-moi porter dans ma chambre un morceau de pain, de l'eau et du sucre.

— On vous portera tout ce qu'il vous faudra, soyez tranquille.

— Allons, bonsoir.

— Bonsoir. Sont-ils difficiles ces Flamands !

J'avais du malheur : à Bruxelles, je ne pouvais pas passer pour un Belge, et à Liège on ne voulait pas me reconnaître pour un Français.

Je suivis *Vergenie*, comme l'appelait l'hôtesse en langue wallonne, jusqu'au troisième étage ; là, elle s'arrêta enfin et m'ouvrit la porte d'une chambre, que d'après les abords, je l'avoue, je ne m'attendais pas à trouver si propre.

— Là, dit *Vergenie* en posant la chandelle sur la cheminée, j'espère que vous serez bien, Monsieur le Flamand.

— A merveille, répondis-je ; seulement n'oubliez pas mon pain, mon eau et mon sucre.

— On va vous monter ça tout à l'heure.

— C'est bien, j'attends.

— Eh bien ! c'est cela, attendez, dit la fille ; et elle s'en alla.

J'attendis une bonne demi-heure, puis voyant que rien ne venait, je pris ma chandelle et je descendis : tout le monde était couché dans la maison. Je tirai ma montre, il était dix heures et demie. Je remontai dans ma chambre et j'écrivis sur mon album de voyage :

Ne pas oublier l'Hôtel d'Albion.

Ce texte savoureux, — un peu long et parfois même d'un esprit un peu lourd, — appelle quelques commentaires.

Dumas est descendu du train à Ans, selon l'usage du temps, mais le voyageur n'a pas retenu ce nom (1). Un omnibus le conduit à l'hôtel, sans doute à l'Hôtel d'Angleterre, rue des Dominicains, ou à l'Hôtel du Pavillon Anglais, place Saint-Lambert (2). En effet, on ne connaît aucun Hôtel d'Albion à Liège et je soupçonne fort Dumas d'avoir travesti à sa manière le nom d'un hôtel dont il ne cesse de critiquer la tenue et les prix. Par ailleurs, on comprend l'indignation du voyageur dont l'appétit est resté légendaire.

L'opposition entre Flamands et Wallons est bien décrite par Dumas, peut-être avec un brin de complaisance. Quant à la prononciation locale, elle est rappelée par le nom wallonisé de la servante de l'hôtel : *Vergenie* (3).

Notre voyageur apprécie Liège, son histoire et son site. Il lui fait même l'honneur d'être la patrie de François Malherbe et de Mathurin Régnier, mais c'est là une de ces distractions dont est coutumier un narrateur expéditif qui ne connaît sans doute l'histoire de Liège qu'à travers Walter Scott.

Le lendemain de son arrivée, Dumas, muni d'une lettre d'introduction de Jules van Praet (4), secrétaire du roi Léopold I^{er}, fait visite à Mathieu-Lambert Polain, archiviste de la province. Ce dernier s'était d'abord fait un nom dans le journalisme et dans la littérature dramatique ; il se révèle ensuite comme un histo-

(1) Th. GOBERT, *Liège à travers les âges*, t. 4, p. 576, Liège, 1926. — Le même ouvrage, p. 577, donne une image du char à bancs à quatre chevaux qui assurait le service des voyageurs d'Ans à Liège.

(2) F. MAGNETTE, *Hôtels et cafés liégeois*, dans le *Bulletin de la Société royale Le Vieux Liège*, t. 1, p. 330, Liège, 1934.

(3) Excellent commentaire de cette forme par M. PIRON, *Aspects du français en Belgique*, dans le *Bulletin de l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises*, t. 43, p. 239, Bruxelles, 1965.

(4) Jules Van Praet (1806-1887) avait été archiviste à Bruges et devait bien connaître l'archiviste de Liège. Cfr *Biographie nationale*, t. 18, col. 165, Bruxelles, 1904.

rien aimable. En 1837, il publie ses *Esquisses historiques de l'ancien pays de Liège* ⁽¹⁾, à la manière d'Augustin Thierry.



Alexandre Dumas à l'époque de son premier voyage
à Liège (Lithographie anonyme)
(Photo Univ. de Liège. PNB. 2610)

Polain habitait la maison du peintre Léonard Defrance, cour des Minimes et rue du Pèry, cette maison que le cardinal Pitra appelle un « hermitage alpestre, élevé au-dessus des bruits et des sollicitudes de la foule ⁽²⁾ ».

M. Polain vint au-devant de moi, je me nommai, et je lui

⁽¹⁾ Mathieu-Lambert Polain (1808-1872) deviendra, en 1857, administrateur-inspecteur de l'Université. Cfr *Biographie nationale*, t. 17, col. 897, Bruxelles, 1903. Voir aussi J. DEMARTEAU, *Liégeois d'il y a cent ans*, p. 85, Liège, 1956.

⁽²⁾ GOBERT, *op. cit.*, t. 4, p. 234. — Cette maison, 6, rue du Pèry, appartient aujourd'hui à M^{me} Angenot-Demarteaue.

remis la lettre, qui était de M. Van Praet. Il eut la politesse, quand il sut qui j'étais, de ne pas jeter les yeux dessus ; mais j'insistai, et il finit par la lire.

— Monsieur, lui dis-je quand il eut fini, vous êtes lié avec M. Van Praet, n'est-ce pas ?

— C'est mon ami.

— Sa recommandation est pressante ?

— Il me prie, en son nom et au nom de Sa Majesté le roi des Belges, de faire tout ce qui pourra vous être agréable.

— Et vous êtes disposé, Monsieur, à faire honneur à la prière de votre ami et au désir du roi ?

— En tout point.

— Eh bien ! M. Polain, vous pouvez faire une chose qui me sera extrêmement agréable.

— Laquelle ? Parlez à l'instant même.

— Ce serait de m'offrir à déjeuner.

— Comment ! s'écria M. Polain, mais avec le plus grand plaisir. Vous n'avez donc encore rien pris ce matin ?

— Je n'ai pas mangé depuis Bruxelles.

— Depuis Bruxelles ! Et quand donc êtes-vous arrivé ?

— Hier soir.

— Et vous n'avez pas soupé ?

— Je n'ai pas pu obtenir un morceau de pain et un verre d'eau.

— Mais où donc êtes-vous logé ?

— A l'Hôtel d'Albion.

— C'est cependant le meilleur de la ville.

— Eh bien ! j'en fais mon compliment aux autres.

— Mais vous devez mourir de faim.

— Littéralement.

— C'est incroyable !

— Je vous demande pardon, il n'y a rien d'incroyable à cela : il y a juste vingt-quatre heures que j'ai mangé, et il est bien permis au bout de vingt-quatre heures d'avoir faim.

— Je ne dis pas cela, reprit M. Polain en riant ; je dis qu'il est incroyable que vous n'avez pu obtenir à souper.

— Tenez, il faut que je vous avoue une chose, répondis-je ; c'est que je crois qu'on m'a pris pour un Flamand, et que c'est cela qui m'a fait du tort.

— Oh ! alors cela ne m'étonne plus. Il faut vous dire que notre mariage avec la Belgique est une espèce de mariage de raison ; nous vivons séparés de corps, si bien que, lorsqu'un Liégeois va à Louvain, il dit : Je vais en Flandre.

— Mais vous, lui dis-je, vous me connaissez bien pour Français, n'est-ce pas ?

— Oui, pour tout ce qu'il y a de plus Français ; aussi nous allons déjeuner, soyez tranquille.

Cependant, malgré cette assurance, comme la porte de la salle à manger était ouverte, et que, du salon où nous étions, il m'était facile de voir qu'il ne s'y faisait aucun apprêt, je commençais à avoir quelques inquiétudes ; mais au bout d'un instant, on vint annoncer que nous étions servis.

— Venez, me dit M. Polain, je vous donne à déjeuner sur ma terrasse ; de là vous verrez la ville tout entière : je veux vous raccommo-der avec elle.

— Ma foi ! lui dis-je, vous avez pris le bon moyen ; c'est une bien belle ville qu'une ville qu'on voit en déjeunant.

— J'espère que vous ne vous en dédirez pas.

En effet, je jetai à la fois un cri de joie et un cri d'admiration ; un cri de joie à l'aspect du déjeuner, un cri d'admiration à l'aspect de la ville ; aussi m'établis-je à table de manière à voir l'une, tout en faisant fête à l'autre.

Du haut de son observatoire, Dumas admire la « ville fumeuse » et écoute son historien. Le compte rendu de cette conférence n'occupe pas moins de cinquante pages dans les souvenirs du voyageur, cinquante pages dénuées d'intérêt et parsemées d'erreurs, l'œuvre d'un journaliste qui tire à la ligne et abuse de sa facilité.

Après avoir visité la ville qui ne lui inspire aucune réflexion originale ⁽¹⁾, Dumas rentre à l'hôtel pour préparer son départ, car il doit prendre la voiture d'Aix-la-Chapelle « dans la cour des messageries ⁽²⁾ ».

Nos courses terminées, j'allai régler mes comptes à l'Hôtel d'Albion ; je n'y trouvai que la servante. Je demandai ce que je devais, elle me répondit que je devais 27 francs.

Cela me parut tant soit peu cher pour une simple nuit passée dans une auberge ; aussi, je hasardai quelques observations sur le total, mais alors mademoiselle *Vergenie* me fit remarquer qu'on avait donné trente sous au commissionnaire qui avait apporté mes effets. Je reconnus la vérité du fait : mais cette avance, toute flatteuse qu'elle était comme preuve de confiance, ne réduisait ma note qu'à 25 francs 50 centimes. Je me permis donc d'insister de nouveau, en demandant le détail.

— Mais, dit la fille, Monsieur a demandé à souper hier soir.

— C'est vrai, répondis-je, mais on ne me l'a point servi.

— Et ce matin, Monsieur a demandé une voiture.

(1) Je note cependant, p. 191, l'espoir de voir les noms de Robertson et de Redouté donnés à des rues nouvelles. En fait, Robertson, mort en 1837, n'eut sa rue qu'en 1863. Et il n'y a pas encore de rue qui commémore le souvenir du peintre des fleurs Redouté, toujours en vie lorsque Dumas passait par Liège.

(2) Rue Souverain-Pont. Cfr GOBERT, *op. cit.*, t. 5, p. 369.

— C'est encore vrai mais on n'en a pas trouvé.

— Ah ! ça n'empêche, répondit la fille.

Je restai un instant confondu de la logique de ce raisonnement, puis, ne me tenant pas pour battu, je demandai à parler à l'hôtesse.

— Ah ! c'est impossible, me répondit la servante, c'est le jour de dévotion de madame, et elle est au salut.

— Et M. Valentin ?

— Il dénêche les œufs.

Je me retournai vers M. Polain.

— A quelle heure part la voiture d'Aix-la-Chapelle ? lui demandai-je.

— Mais, dans une demi-heure à peu près, me répondit-il.

Je vis que je n'avais pas le temps de faire un procès à mon hôtesse, je jetai 30 francs sur la table et je sortis.

— Merci, monsieur le Flamand, dit la fille en m'accompagnant jusqu'à la porte.

Je pris mon album et j'écrivis : *Errata* : Au lieu de Liège, vu à vol d'oiseau ; lisez : Liège, vu à vol d'auberge.

Tel fut le premier séjour d'Alexandre Dumas à Liège, coupé de longues causeries et de menues tribulations. Le fécond auteur n'a rapporté de son voyage aucun sujet de roman historique. Ce n'est pas lui qui écrira *Le bourgmestre de Liège* : les Liégeois peuvent le regretter.

Vingt-sept ans plus tard, Dumas revient dans notre ville. Il est alors au sommet de la gloire, le plus grand amuseur de son siècle, le feuilletoniste le plus demandé. Qui n'a lu *Les trois mousquetaires* et *Le comte de Monte-Cristo* ?... C'est alors que les Goncourt tracent de Dumas sexagénaire ce portrait vivant et cruel : « une sorte de géant, aux cheveux d'un nègre devenu poivre et sel, au petit œil d'hippopotame, clair, finaud, qui veille même voilé, et, dans une face énorme, des traits ressemblant aux traits vaguement hémisphériques que les caricaturistes prêtent à leurs figurations humaines de la lune. Il y a je ne sais quoi, chez lui, d'un montreur de prodiges et d'un commis voyageur des *Mille et une nuits*. »

De Paris, Dumas écrit le 27 octobre 1865 à un ami liégeois, Hyacinthe Dubacq (1), la lettre suivante (2) :

(1) Inconnu par ailleurs.

(2) *Écho de Liège* du 30 oct. 1865. — Je ne vois rien qui concerne ce voyage de Dumas à Liège dans les ouvrages suivants : G. FERRY, *Les dernières années d'Alexandre Dumas* (1864-1870), Paris, 1883 ; — H. CLOUARD, *Alexandre Dumas*, Paris, 1955 ; — A. MAUROIS, *Les trois Dumas*, Paris, 1957.

Alexandre DUMAS

AUX DESCENDANTS ET AMIS DE L'INDÉPENDANCE
DE L'IMMORTELLE CITÉ LIÉGEOISE.

Amis !

Je partirai selon toute probabilité de Paris le 31 courant pour être le 1^{er} novembre parmi vous.

Je serai bien heureux de me trouver à Liège, ce petit coin de la France perdu en Belgique, surtout à l'époque où s'y trouvera cette intelligente jeunesse qui vient pour y jeter les bases de son avenir.

Tout à vous,

ALEXANDRE DUMAS.

27 octobre 1865.

Les personnes qui désirent se procurer des places réservées peuvent s'adresser à l'avance :

A la librairie DESOER, place S'-Lambert;

Chez M. CHAUMONT, fils, arquebusier, 97, rue de la Cathédrale;

A la chapellerie DELRUE, passage Lemonnier;

Chez M. BENOIT, 49, rue de la Cathédrale.

ENTRÉE : Places réservées, 10 fr. ; au bureau, 5 fr.

Conférence jeudi à Liège.

Liège. — Imp. de J. de Trier et F. Lévêque.

Fac-simile de l'affiche annonçant la conférence d'A. Dumas à Liège
(2 novembre 1865)

(Coll. du Musée de la Vie Wallonne, A. 37202/61. D.)

Cher Monsieur,

Je partirai selon toute probabilité de Paris le 31 courant pour être le 1^{er} à Liège. Vous pouvez donc annoncer la causerie que vous m'avez demandée pour le 2 novembre. Je serai bien heureux de me trouver de mon côté à Liège, ce petit coin de la France perdu en Belgique, surtout à l'époque où s'y trouvera toute cette intelligente jeunesse qui vient pour y jeter les bases de son avenir. Tout à vous,

A. Dumas.

L'Écho de Liège fait suivre le texte de ce billet d'un commentaire aigre-doux :

Sur cette lettre, une remarque, qui est en même temps une réserve. Notre ville n'est pas un « petit coin de la France » ; elle n'y ressemble pas du tout, et moins en ce moment que jamais : se réunit-on en France ? y est-on libre ?

Soit donc dit pour empêcher qu'on accorde à une licence de poète la valeur d'une assertion sérieuse. Après cela, nous croyons que M. Dumas ne peut manquer de charmer son auditoire, surtout si certaines qualités de ses romans se retrouvent dans son débit oral. Nous le souhaitons et nous l'espérons.

De son côté, *La Meuse* du 31 octobre, malgré sa sympathie pour Dumas, ne peut s'empêcher d'observer :

Ce Liège, petit coin de la France, est assez joli. Si le grand romancier entend par là que Liège est un pays intelligent et ami de la liberté, nous passerons volontiers sur ce mot du plus spirituel des écrivains français. Dans tous les cas, si ce petit coin est perdu, nous espérons bien que la France, que nous aimons et admirons beaucoup cependant, n'aura jamais à l'inscrire dans la liste de ses objets retrouvés.

L'allusion de Dumas à « cette intelligente jeunesse » qui se réunit à Liège « pour y jeter les bases de son avenir » concerne le fameux Congrès International des Étudiants ⁽¹⁾ réuni à Liège du 29 octobre au 1^{er} novembre 1865. Les organisateurs du Congrès avaient invité Victor Hugo, Littré, Duruy, Thiers et d'autres personnalités françaises, mais Alexandre Dumas n'était pas du nombre. D'ailleurs, il arrive à Liège au moment où le Congrès se disperse.

Les étudiants ont cependant joué leur rôle dans la réception du grand romancier à Liège.

(1) L.-E. HALKIN, *Le Premier Congrès International des Étudiants à Liège en 1865*, 150 pages in-8°, Liège, 1966.

On avait malencontreusement affiché le texte de la lettre de Dumas annonçant sa venue. Des étudiants lacèrent les affiches et écrivent à Dumas « un certain nombre de lettres dont le style fleuri se ressentait assez bien du langage qu'on leur a fait entendre pendant toute la durée de leur Congrès ⁽¹⁾ ».

Dumas fait deux conférences à Liège, devant un public clairsemé, l'une au Casino Grétry, le 2 novembre ; l'autre à la Société d'Émulation, le surlendemain.

Il commence la première causerie par la lecture d'une longue lettre ouverte qui expose sa justification et ce qui lui tient lieu de philosophie de l'histoire ⁽²⁾.

Mesdames et Messieurs,

Je commence, comme on disait autrefois à la Chambre, quand il y avait une Chambre en France, je commence par demander la parole pour un fait personnel.

J'ai dit, dans ma lettre à M. Dubacq, que Liège était *une petite France perdue en Belgique*.

Supposez que la chose soit dite par un simple bourgeois français croyant la France le premier des pays, parce qu'elle a eu l'honneur de lui donner la naissance. Il croira faire un compliment à Liège en comparant Liège à la France, et je n'y vois pas un motif pour les Liégeois de se fâcher, attendu qu'en toute chose il faut considérer l'intention.

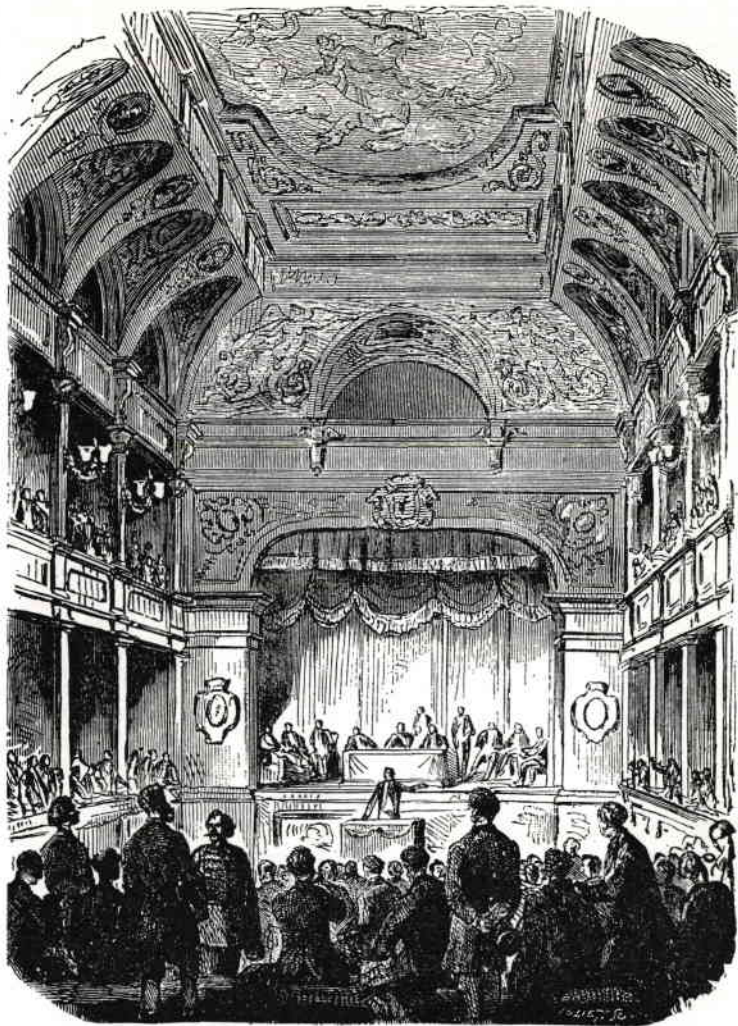
Mais, supposez que la chose soit dite par un homme qui connaît l'histoire de son pays et celle des pays voisins, on verra que cette phrase, *une petite France perdue en Belgique*, est de l'exactitude la plus absolue, si les peuples sont frères par l'unité de la langue et la parité des principes.

Eh ! en effet, Liège et son territoire ont toujours reçu le contrecoup de nos révolutions, et, que la France ait murmuré le mot commune ou crié le mot liberté, lui ont toujours tendu la main par-dessus la frontière. Comment s'appelaient le premier journal de Camille Desmoulins, cet initiateur de la Révolution française ? *Les révolutions de France et de Brabant*. Je dirai plus : malgré les défaillances de la France à l'endroit de ses alliés, et je dois avouer qu'elle en a eu plus d'une, mais le Christ lui-même a eu les siennes, malgré les défaillances de la France envers lui, le pays wallon est resté essentiellement sympathisant à la France.

Maintenant supposez enfin que cette phrase ait été dite par

⁽¹⁾ C'est ce que Chapey, vice-consul de France, écrit au comte de Comminges-Guitaud, ministre de France à Bruxelles, le 3 novembre. Cfr HALKIN, *op. cit.*, p. 65-66. — Même son de cloche dans le *Journal de Liège* du 2 novembre. — Une affiche est conservée dans les archives du Musée de la Vie Wallonne à Liège : M. 37 202. L'adresse ridiculement pompeuse de ce texte ne peut être attribuée à Dumas.

⁽²⁾ *Journal de Liège* du 3 nov. 1865.



Premier Congrès international des Étudiants, Liège, 1865
(Gravure d'époque)
(Cliché Assoc. Amis de l'Univ. Liège)

un homme connu, je ne dirai pas pour un défenseur des nationalités, mais pour un apôtre de l'humanité, on pourra d'autant moins l'accuser de cacher sous cette phrase une arrière-pensée de joindre *cette petite France* à la grande France.

J'admets les annexions qui se font par l'unanime volonté des peuples, et je puis me vanter d'avoir efficacement contribué à l'une de ces annexions-là, et même à l'une des plus importantes (1). Mais je répudie toute annexion qui se fait par la force des armes et contre la volonté des peuples. (*Applaudissements*).

Les esclaves que l'on fait par la violence restent vos ennemis. Les esclaves que l'on fait par la persuasion deviennent vos apôtres.

Ceci posé, laissez-moi vous dire en deux mots ce que je pense de la mission providentielle de la France. Et d'où vient la grande puissance qu'elle exerce sur l'Europe, puissance qui la fait, à l'endroit du progrès universel, la sœur aînée de l'Angleterre? La France représente l'Égalité. L'Angleterre ne représente que la Liberté. L'Angleterre a conquis sa Grande Charte sous Jean-sans-Terre. Elle n'a pas fait depuis un seul pas vers l'égalité. La France n'a pas encore conquis sa Grande Charte, mais, depuis quatre siècles, elle a fait dix révolutions, et à chaque révolution, elle a non seulement fait un pas en avant mais fait faire un pas en avant au monde.

Marchant toujours, parfois elle se lasse, laisse tomber son bâton de pèlerin et se couche au travers de cette grande route du progrès. On la croit morte : rassurez-vous, elle n'est qu'endormie. Comme les épées bien trempées, elle plie de temps en temps sous la main qui pèse sur elle, que cette main soit celle de Louis XIV ou de Napoléon. Mais, dès que la mort détend la main du despote, elle se redresse et redevient l'épée de la nation. (*Applaudissements*).

Elle n'attend même pas toujours que la mort lui vienne en aide : les révolutions de 1830 et de 1848 en sont la preuve.

On dit que la France ne sait pas ce qu'elle veut.

Écoutez bien ceci, et séparez toujours, pour être équitable, l'esprit français de la politique de son gouvernement. Si l'esprit français et les gouvernements français étaient d'accord, l'esprit français, tous les quinze ou dix-huit ans, ne renverserait pas ses gouvernements. Il ferait par exemple ce que fait l'Angleterre, il garderait toujours le même.

La France ne sait pas ce qu'elle veut !

La France a jeté à bas de son catafalque le cercueil de Louis XIV. La France a jeté sur le fumier de Saint-Denis cette pourriture qui avait été Louis XV. La France a, sur la place

(1) Il s'agit de l'Italie où Alexandre Dumas a joué un rôle spectaculaire dans les années précédentes avec son ami Garibaldi. Cfr CLOUARD, *op. cit.*, p. 405.

de la Révolution, tranché la tête à Louis XVI. La France a laissé mourir Napoléon à Sainte-Hélène. La France a envoyé Charles X mourir à Goritz. La France a envoyé Louis-Philippe mourir à Claremont. La France ne sait peut-être pas ce qu'elle veut ! mais, à coup sûr, elle sait ce qu'elle ne veut pas.

Elle ne veut pas qu'on s'oppose à ce qu'elle marche à la tête de la civilisation, et quand on éteint son flambeau sous prétexte que c'est une torche, elle le rallume, soit le 21 janvier 1793, soit le 29 juillet 1830, soit le 24 février 1848, à la flamme d'un trône qui brûle.

C'est que la France, comme je l'ai dit, non seulement représente l'Égalité, mais n'a même besoin que d'égalité.

Exemple : En France, le besoin d'un coup d'État se fait sentir. Le coup d'État s'opère. Ce coup d'État ferme les Chambres, supprime les journaux. Le peuple, qui sait que les coups d'État ne durent que tant qu'il leur permet de durer, le peuple se met à rire et dit : Ah, par ma foi, on a bien fait de les renvoyer, nos députés : un tas de bavards qui parlaient toujours de leurs affaires, jamais des nôtres ; qui passaient leur temps à bâtir et à démolir des ministères, à demander des places pour leurs parents et des croix pour eux-mêmes. Tant mieux ! nous allons donc nous entendre parler à notre tour. Et il ajoute : Et comme on a bien fait de les supprimer, les journaux ! A quoi passaient-ils leur temps ? A annoncer des nouvelles qu'ils démentaient le lendemain. Et trois sous pour cela ! c'est une livre et demie de pain de plus par jour pour la famille.

Mais que l'auteur du coup d'État s'avise de faire écrire sur une porte : Monsieur le Comte de Saint-Arnault ou Monsieur le Maréchal Magnan passeront seuls par cette porte.

Un homme passera et dira : Tiens, pourquoi M. de Saint-Arnault ou M. Magnan passeront-ils par cette porte ? Pourquoi eux et pas moi ?

— Pardon, Monsieur !, je ne sais pas lire, dira un ouvrier en blouse, voulez-vous me dire ce qui est écrit sur cette porte ?

— Il y a, mon ami, que le Comte de Saint-Arnault ou le Maréchal Magnan auront seuls le droit d'y passer.

— Ce n'est pas possible ?

— Cela y est cependant.

— Bien sûr ?

— Comme je vous le dis.

— Ah ! dis donc, Pierre ; ah ! dis donc, Paul.

Pierre et Paul arrivent.

— Savez-vous ce qu'il y a sur cette porte ?

— Non.

— Il y a que le Comte de Saint-Arnault ou le Maréchal Magnan peuvent y passer, mais pas nous.

Une huée se fait entendre ; le rassemblement s'augmente ; la

huée se change en rugissement. Le soir, la porte est enfoncée et tout le monde y passe.

Cette porte, c'est celle des révolutions : ce sont les rois qui la ferment, mais c'est Dieu qui l'ouvre. (*Applaudissements*).

Et la France est si bien, aux yeux de l'Europe, le symbole flamboyant de l'Égalité, c'est-à-dire de la Démocratie, et l'Angleterre, le symbole égoïste de la Liberté, c'est-à-dire de l'Aristocratie, que, supposez ceci :

Supposez qu'on lise demain dans le *Times* :

« Une révolution a eu lieu à Londres. Le peuple a déposé la Reine, pendu les ministres, jeté la Chambre des Pairs dans la Tamise, la Chambre des Communes, je ne sais où. »

Les rois diront :

Tiens ! tiens ! tiens ! quelle mouche les pique donc, ces diables d'Anglais ? Voyons ! il s'agit d'aviser à cela.

Il faut d'abord remettre la Reine sur son trône. Dépendre les ministres et les enterrer honorablement. Rendre leurs fauteuils aux pairs, et leurs bancs aux députés.

Voilà ce que les rois diront. Et, malgré la révolution anglaise, le monde restera calme.

Maintenant, qu'on lise ces quatre lignes dans le *Moniteur* :

« Un rassemblement s'est formé ce matin sur la place de la Bastille ; il marche sur l'Hôtel de Ville et se recrute en marchant ; on entend une vive fusillade. »

Avant même que l'on ne sache si le rassemblement est vainqueur ou vaincu, il n'y a pas un roi qui ne se dresse, pâle sur son trône, et qui ne dise, en mettant la main à sa couronne :

Encore, encore, encore ! où allons-nous ? ...

Il y avait autrefois, aux deux côtés de la Méditerranée, deux peuples qui se regardaient : Rome et Carthage. Comme aujourd'hui, aux deux côtés de la Manche, il y a deux peuples qui s'observent : la France et l'Angleterre.

Rome, c'était l'idée ; Carthage, c'était le commerce.

Au bout de trois cents ans de luttes, Carthage disparut, et Rome, c'est-à-dire, l'idée, fit la civilisation moderne.

Si c'eût été Rome qui eût succombé au lieu de Carthage, que serait-il advenu du monde ? C'est à donner le vertige que de se pencher sur un pareil abîme !

Et maintenant, si nous voulons le progrès réel, constant, universel, abandonnons toutes nos petites idées de nationalité pour la grande idée humanitaire qui fait de tous les peuples une seule famille. Supprimons ces frontières idéales que l'on appelle des montagnes et des rivières, par-dessus lesquelles passent déjà les oiseaux et par-dessus lesquelles passeront un jour les ballons. Et à tout homme que nous rencontrons, de quelque habit qu'il soit vêtu, quelque langue qu'il parle, disons : « Bonjour, frère ! sois le bienvenu ! » Et ce jour-là le véritable esprit du Seigneur,

qui nous dit d'aimer notre prochain comme nous-mêmes, sera en nous.

Lorsque Satan voulut tenter Jésus, il ne se contenta point de le porter sur la plus haute maison de Nazareth et de lui dire : « Voilà la Galilée ! veux-tu en être le Seigneur ? »

Non, il le conduisit sur la plus haute montagne de la terre et lui dit : « Voilà tous les royaumes du monde ; veux-tu en être le roi ? »

Je ne crois donc pas que c'est du haut du clocher de notre village qu'il faut regarder une nationalité étroite et égoïste, mais du sommet de la plus haute montagne de la terre qu'il faut embrasser, non seulement du regard, mais du cœur, l'immense humanité.

Comment ne pas applaudir à des déclarations aussi généreuses que grandiloquentes ? On y reconnaît un écrivain conscient d'avoir « élevé l'histoire à la hauteur du roman ». Mais la susceptibilité des Liégeois ne doit pas encore être apaisée, puisque, le 4 novembre, l'orateur croit bon de lire à son public, en guise de prologue, les pages déjà célèbre de Michelet ⁽¹⁾ sur le pays de Liège, « notre brave petite France de Meuse », pages qui l'avaient certainement inspiré.

Quant aux conférences proprement dite, elles racontent avec verve les aventures de Dumas, appelant rires et applaudissements, malgré la prolixité de l'orateur.

Sur le succès relatif de ces causeries, les journaux liégeois s'opposent ⁽²⁾. Le *Journal de Liège* et *La Meuse* louent l'écrivain et surtout le conférencier, tandis que la *Gazette de Liège* est sans pitié pour « l'ingénieur industriel » qui assure sa publicité sans vergogne, et multiplie les « historiettes risquées », les « aventures peu odorantes », les « mots à double sens » et les « plates plaisanteries ».

Après la seconde conférence, un banquet réunit les admirateurs de Dumas. Le compte rendu publié par Emmanuel Desoer ⁽³⁾ dans le *Journal de Liège* du 6 novembre nous montre le romancier, accompagné de sa fille et entouré de nombreux convives. Parmi ces convives, il y en a au moins un pour se rappeler

⁽¹⁾ Dumas savait-il que Michelet était venu à Liège en 1840 et qu'il avait, comme lui en 1838, rendu visite à Polain ?

⁽²⁾ *Journal de Liège* des 3 et 7 nov. — *La Meuse* des 6 et 7 nov. — *Gazette de Liège* du 6 nov.

⁽³⁾ Emmanuel Desoer (1838-1882) avait remplacé Mathieu-Lambert Polain comme chroniqueur littéraire du *Journal de Liège*. Il prit la parole au Congrès des Étudiants et devint avocat général. Cfr HALKIN, *op. cit.*, p. 28.

le premier séjour de Dumas à Liège et son dépit de n'y avoir pu trouver même un œuf pour souper !

Mais tout à coup le feu roulant [des anecdotes] s'arrête ; une entrée singulière fait tourner toutes les têtes. C'est un garçon qui présente sur un plat d'argent... deux œufs *frais* à l'auteur des *Impressions de voyage* (1). On se rappelle ses récits de trente-quatre, époque à laquelle il ne put trouver dans tout Liège ... deux œufs frais. Aussitôt, un convive, grand bibliophile (2), tire de sa vaste poche un petit volume vert ; il l'ouvre délicatement au passage susdit et l'on se passe de main en main la page accusatrice. Un petit billet accompagne les œufs. Dumas l'ouvre et lit, au milieu de l'hilarité générale, le sonnet suivant, dû à la plume d'un des autres convives, moins bibliophile, mais plus bibliothécaire (3) que le premier :

Monsieur Dumas, je suis une poulette
Vive, fringante, à peine j'ai deux ans.
Je ponds beaucoup, étant très peu coquette ;
Quand mon coq dort, je relis vos romans.

Vous avez dit que, pour une omelette,
Courant jadis chez nos meilleurs traitants,
De deux œufs frais ne pûtes faire emplette.
J'en ai rougi pour mes bonnes-mamans.

Les grands-parents donnaient dans le classique ;
C'était cruel de trop exiger d'eux ;
Nul n'est fécond sans être romantique.

Je veux venger l'honneur de mes aieux,
Et je vous dis, poule patriotique :
Venez à Liège, on vous fera des œufs.

Vous croyez Dumas embarrassé. Ah bien, oui ! vous ne le connaissez guère ! Il mange les deux œufs de la meilleure grâce du monde (on était au dessert !) et, se tournant vers le garçon : « Mon ami, ils sont excellents, seulement j'en voudrais bien deux autres un peu plus cuits. » Puis, d'un air qui signifiait : Ah ! ah ! mes gaillards, vous n'aviez pas songé à celle-là, il dit : « Quand je commence, je ne m'arrête qu'à quarante ! »

Heureusement, le cas était prévu.

(1) Desoer fait erreur. Les *Impressions de voyage* sont bien de 1834, mais c'est dans une suite, intitulée *Excursions en Belgique*, que Dumas raconte son premier séjour à Liège.

(2) Il s'agit peut-être de Polain ou de Xavier de Theux de Montjardin, président de la Société des Bibliophiles belges, auteur de la *Bibliographie liégeoise*.

(3) Serait-ce Joseph Fiess, bibliothécaire en chef de l'Université et président de la Société des Bibliophiles liégeois ?

Dumas n'avait pas achevé sa phrase qu'un second garçon s'avançait majestueusement avec deux nouveaux œufs.

Dumas ne se déconcerte pas le moins du monde ; il jette un regard de colère sur sa fille, en s'écriant : « Malheureuse enfant, c'est toi qui m'as trahi ! Tu leur as donné hier l'adresse de mon marchand ; ils ont eu le temps de faire venir des œufs de Paris ! »

Le lendemain de ce banquet mémorable, Alexandre Dumas assiste à la représentation des *Huguenots* de Meyerbeer au Théâtre Royal ⁽¹⁾. Nul spectacle ne pouvait mieux convenir à l'auteur de tant de drames historiques. C'est un Dumas transporté par les accents passionnés de l'opéra romantique qui, cette même nuit, quitte Liège pour n'y plus revenir.

Léon-E. HALKIN.

(1) *La Meuse* du 6 nov. 1865.

